

L'ESPRIT EN MOUVEMENT

Copyright notice: Excerpted from *L'esprit en mouvement* by Jérôme Dokic, published by CSLI Publications. ©2001 by CSLI Publications. All rights reserved. This text may be used and shared in accordance with the fair-use provisions of U.S. copyright law, and it may be archived and redistributed in electronic form, provided that this entire notice, including copyright information, is carried and provided that CSLI Publications is notified and no fee is charged for access. Archiving, redistribution, or republication of this text on other terms, in any medium, requires the consent of CSLI Publications.

Comité scientifique

Jean-Pierre Dupuy

François Recanatì

Jérôme Dokic

Eros Corazza

John Perry

Ivan Sag

COLLECTION LANGAGE ET ESPRIT

L'ESPRIT EN MOUVEMENT



Essai sur la dynamique cognitive

Jérôme Dokic

Éditions CSLI
Center for the Study of Language and Information
Université Stanford

Copyright ©2001
CSLI Publications / Éditions CSLI
Center for the Study of Language and Information
Leland Stanford Junior University
Printed in the United States
05 04 03 02 01 5 4 3 2 1

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Dokic, Jérôme, 1965-

L'esprit en mouvement : essai sur la dynamique cognitive /
Jérôme Dokic.

p. cm. -- (Langage et esprit)

Includes bibliographical references and index.

ISBN 1-57586-270-0 (alk. paper)

1. Intentionality (Philosophy) 2. Concepts. 3. Perception
(Philosophy) 4. Cognition. I. Title. II. Collection Langage et
esprit.

B105.I56 D65 2000

128--dc21

00-41341

REMERCIEMENTS

A l'origine du présent ouvrage est ma thèse de doctorat, *La structure dynamique des actes mentaux*, soutenue à l'Université de Genève en mars 1995. J'ai bénéficié à cette occasion des commentaires patients et détaillés de Jonathan Barnes, Jacques Bouveresse, Pascal Engel, Kevin Mulligan et David Wiggins. Je tiens à leur exprimer ma gratitude, en particulier à Kevin Mulligan, mon directeur de thèse, qui a suivi de près ce premier travail.

C'est à l'Université d'Oxford, lors d'un séjour sabbatique pendant l'année académique 1993-1994, que j'ai élaboré la majeure partie de mon argumentation. Je suis reconnaissant au Fonds National (suisse) de la Recherche Scientifique, qui a rendu ce séjour possible, et à University College, qui m'a accueilli à Oxford. Grâce à Bill Child et à David Wiggins, qui fut mon superviseur cette année-là, j'ai bénéficié de conditions de travail idéales.

Je voudrais également adresser mes remerciements à Eros Corazza, Pierre Jacob et Pascal Ludwig qui ont commenté par écrit une version plus ancienne de ce texte, ainsi qu'à Bill Brewer, John Campbell, Curzio Chiesa, Léo Freuler, Jean-Pierre Leyvraz, et Anne Tüscher pour leurs discussions et encouragements.

Enfin, ma dette la plus importante est à l'égard de mes parents, sans lesquels cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour. Les pages qui suivent sont dédiées à la mémoire de ma mère.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	v
TABLE DES MATIERES	vii
INTRODUCTION	1
CH. 1 LA DEFINITION DU SENS	15
§0 INTRODUCTION	15
§1 DEUX CONNEXIONS FREGEENNES	16
§2 LES ENIGMES FREGEENNES	21
§3 L'ARGUMENT COGNITIF	31
§4 DEUX DIFFICULTES DANS L'ARGUMENT COGNITIF	36
§5 LA PERSPECTIVE ANTI-INDIVIDUALISTE	38
§6 LA NOTION DE SIGNE PRIMITIF	48
§7 LE PRINCIPE DE RUSSELL	53
§8 LA VALEUR INFORMATIVE ET LE CONTENU INFORMATIF	60
§9 CONCLUSION : L'ETAT DE LA QUESTION	65
CH.2 LA DYNAMIQUE DE LA Pensee	67
§0 INTRODUCTION	67
§1 UN PROBLEME DE DYNAMIQUE COGNITIVE	68
§2 QUELQUES ECUEILS	74
§3 LES PRINCIPES DYNAMISTES	77
§4 LE MODELE DYNAMISTE (I)	83
§5 LA METHODE DE VARIATION	92
§6 LE PRINCIPE DE RAMSEY	96

§7 LE MODELE DYNAMISTE (II)	102
§8 TROIS DEGRES D'ENGAGEMENT PRAGMATISTE	105
§9 QUELQUES REMARQUES SUR LE SENS PREDICATIF	108
§10 CONCLUSION	116
CH. 3 LE SENS EN CONTEXTE	119
§0 INTRODUCTION	119
§1 LE MOLECULARISME	121
§2 DES RELATIONS SYNTHETIQUES <i>A PRIORI</i>	125
§3 UNE HYPOTHESE CONTEXTUALISTE	129
§4 UNE DEFINITION PARTIELLE DE LA CONNAISSANCE	132
§5 OPTIONS PERTINENTES ET NON PERTINENTES	136
§6 LA NOTION DE CONSTITUANT INARTICULE	141
§7 UN ARRIERE-PLAN INARTICULE ?	146
§8 VERS UN MOLECULARISME MODERE	147
§9 QUELQUES REMARQUES EPISTEMOLOGIQUES	154
§10 LES CONDITIONS DE LA CONTINUITE COGNITIVE	159
§11 CONCLUSION	163
CH. 4 LA DEFINITION DE LA PERCEPTION	165
§0 INTRODUCTION	165
§1 L'ARGUMENT DE L'ILLUSION	166
§2 LA THEORIE DISJONCTIVE	175
§3 REDUCTION, INTERNALISME ET CAUSALITE	184
§4 TROIS ARGUMENTS EN FAVEUR DE LA THEORIE DISJONCTIVE	187
§5 LE MODELE TERNAIRE DE L'EXPERIENCE	195
§6 LA THESE DE LA BIPOLARITE DE L'EXPERIENCE (I)	202
§7 LA THESE DE LA BIPOLARITE DE L'EXPERIENCE (II)	208
§8 L'INTENTIONNALITE DE LA PERCEPTION	213
§9 LA VERSION TERNAIRE DE LA THEORIE DISJONCTIVE (I)	218
§10 LA VERSION TERNAIRE DE LA THEORIE DISJONCTIVE (II)	221
§11 CONCLUSION	227
CH. 5 LA STRUCTURE DE LA PERCEPTION	231
§0 INTRODUCTION	231
§1 UN ARGUMENT ANTI-PHENOMENISTE	232
§2 LE PRINCIPE DE MANIFESTATION	235
§3 LA NOTION DE GROUPE PERCEPTIF	244
§4 LA PERCEPTION D'UN INDIVIDU	248
§5 LA PERCEPTION DE LA COULEUR	251

§6 LA METHODE DE VARIATION ET SES LIMITES	255
§7 LA RECOGNITION	263
CH. 6 LE JUGEMENT DE PERCEPTION	267
§0 INTRODUCTION	267
§1 LE MYTHE DU DONNE	268
§2 LA PERCEPTION DES ASPECTS	271
§3 LES ASPECTS ET L'IMAGINATION	279
§4 LE PRINCIPE DE NIVELLEMENT	286
§5 LES ASPECTS ET LA VOLONTE	289
§6 L'EMERGENCE DE LA SPONTANEITE	293
§7 LA PERCEPTION ET L'APERCEPTION	299
§8 CONCLUSION	306
CH. 7 L'INDEXICALITE	307
§0 INTRODUCTION	307
§1 LA DYNAMIQUE DE LA PENSEE DEICTIQUE	308
§2 DEUX MODELES DYNAMISTES DE LA PENSEE DEICTIQUE	310
§3 LA THESE DE L'UNICITE	316
§4 LE DOUTE ET L'ILLUSION	318
§5 LA PERCEPTION ET LA LOCALISATION	321
§6 VERS UNE TAXINOMIE DE LA PENSEE INDEXICALE	326
§7 LA COMMUNICATION DE LA PENSEE INDEXICALE	330
§8 LES PENSEES INDEXICALES INTERPERSONNELLES	335
§9 LA PENSEE SEMI-INDEXICALE	338
§10 LA PENSEE EGOLOGIQUE	341
§11 LA COMMUNICATION DE LA PENSEE EGOLOGIQUE	348
§12 LA COMMUNICATION ET L'ATTRIBUTION	351
§13 LE CARACTERE <i>DE RE</i> DE LA PENSEE DEICTIQUE	353
CH. 8 CONCLUSION: LA PENSEE ET LES REGLES	357
§0 INTRODUCTION	357
§1 LE PARADOXE DE KRIPKE	358
§2 L'ANTI-INTELLECTUALISME	363
§3 L'ANTI-REDUCTIONNISME	369
BIBLIOGRAPHIE	373
INDEX GENERAL	385

INTRODUCTION

[Funes], ne l'oublions pas, était presque incapable d'idées générales, platoniques. Non seulement il lui était difficile de comprendre que le symbole générique *chien* embrassât tant d'individus dissemblables et de formes diverses ; cela le gênait que le chien de trois heures quatorze (vu de profil) eût le même nom que le chien de trois heures un quart (vu de face). Son propre visage dans la glace, ses propres mains, le surprenaient chaque fois. Swift raconte que l'empereur de Lilliput discernait le mouvement de l'aiguille des minutes ; Funes discernait continuellement les avances tranquilles de la corruption, des caries, de la fatigue. Il remarquait les progrès de la mort, de l'humidité. Il était le spectateur solitaire et lucide d'un monde multiforme, instantané et presque intolérablement précis (Jorge Luis Borges, « Funes ou la mémoire »).

Il est question dans le présent ouvrage des actes mentaux – essentiellement la pensée conceptuelle et la perception – qui permettent au sujet de viser un élément déterminé de la réalité. C'est donc le problème spécifique de l'intentionnalité qui est en jeu. Nous devons donner une explication au fait que nous utilisons apparemment le même vocabulaire pour décrire nos actes mentaux intentionnels (« Pierre souhaite que Marie revienne », « Jacques a le pressentiment que cet homme est fou », ou « Paul voit que l'oiseau s'est envolé ») et pour parler directement du monde qui nous entoure (au moyen des mots « Marie », « revenir », « cet homme », « l'oiseau », etc.).

Le problème de l'intentionnalité est abordé ici par le biais d'une hypothèse fondamentale, que l'on tâchera de développer et de défendre tout au long de cet ouvrage : l'intentionnalité des actes mentaux, que ceux-ci soient

de l'ordre de la pensée conceptuelle ou de celui de l'expérience, doit être conçue sur un *modèle dynamiste*. Un objet réel déterminé ne peut être visé qu'en vertu de relations diachroniques entre différents moments du sujet. Ici, la dynamique des actes mentaux, ou dynamique cognitive, s'oppose à la statique cognitive, qui concerne les relations entre le sujet et ses objets intentionnels à un moment donné. Plus précisément, on peut distinguer trois sens dans lesquels les actes mentaux sont « dynamiques ».

1. Dans un sens faible, communément admis aujourd'hui, l'attribution d'un acte mental à un sujet et à un moment donnés fait implicitement référence à une *disposition* cognitive complexe de la part du sujet. Par exemple, l'attribution d'une pensée est liée à des hypothèses plus ou moins déterminées sur la façon dont le sujet se comporterait dans diverses situations possibles – où le comportement en question peut être linguistique ou non linguistique. Si vous m'attribuez la pensée qu'il pleut, vous supposez entre autres que je possède la disposition de me comporter d'une manière appropriée au contenu de cette pensée – étant donné, bien entendu, l'ensemble de mes croyances et désirs. (Par exemple, vous vous attendez à ce que je prenne mon parapluie avant de sortir.) Or cette disposition est dynamique au sens minimal où le comportement qui la manifeste est typiquement étendu dans le temps.

2. Le deuxième sens, déjà plus controversé, concerne le maintien de cette disposition à travers le temps. Certes, un sujet ne peut pas garder éternellement la même disposition sans que celle-ci (ou au moins l'une de ses composantes) ne se manifeste de temps à autre dans le comportement. Mais j'émetts dans cet essai une hypothèse différente, selon laquelle la maintien des dispositions qui correspondent à un acte mental relève d'une *activité* cognitive de la part du sujet. On peut se représenter cette activité comme un ajustement effectué par le sujet pour compenser le passage du temps. Par exemple, un concept n'est pas saisi une fois pour toutes – comme si on pouvait le ranger dans un tiroir cérébral et le ressortir au besoin. Au contraire, le sujet doit maintenir la saisie d'un concept à travers le temps même si, très souvent, aucun effort cognitif de sa part n'est apparemment requis. Il faut se départir, d'après moi, de ce que l'on pourrait appeler un *modèle substantialiste* de la continuité cognitive ou conceptuelle. Dans un tel modèle, la continuité cognitive est assimilée, au fond, à la continuité spatio-temporelle d'une substance matérielle. Autrement dit, je garde le même concept dans mon dictionnaire interne à la manière dont une table préserve son identité à travers le temps. Lorsqu'il n'est pas expressément utilisé, le concept jouirait d'une certaine autonomie par rapport aux activités théoriques et pratiques du sujet. Contre le modèle substantialiste, je

prétends que la continuité cognitive n'est jamais assurée indépendamment des activités cognitives du sujet, par exemple par une succession d'états « passifs » causalement liés entre eux.

3. J'aimerais affirmer que certains de nos actes mentaux sont dynamiques dans un troisième sens, plus important encore. Lorsqu'un sujet perçoit un objet, ou forme une pensée singulière, il est typiquement en relation intentionnelle avec un élément déterminé de la réalité – c'est l'une des intuitions fondamentales des philosophes de l'intentionnalité. Or cette relation est traditionnellement conçue comme une sorte de « correspondance » entre un état cognitif du sujet et un état de la réalité – les deux types d'états pouvant avoir une certaine extension temporelle. J'essaie dans ce qui suit de suggérer une perspective différente. Si l'on peut parler de « correspondance », elle a lieu, non pas entre des états (par définition) statiques, mais entre des *transformations* cognitives et des *transformations* de la réalité. Notre accès cognitif à la réalité est d'abord un accès à un monde de transformations. Les éléments du monde qui sont perçus au travers d'une expérience, ou qui vérifient ou falsifient nos pensées, peuvent être définis, par la suite, comme des *invariants* d'un groupe approprié de transformations.

Le troisième sens est en principe indépendant des deux premiers. On peut admettre que le sujet d'un acte mental maintient une relation intentionnelle déterminée à l'égard de la réalité, et que cette relation ne se manifeste qu'à travers le temps. Cet acte mental serait alors dynamique dans les deux premiers sens. Mais il ne s'ensuit pas encore que l'objet intentionné puisse être défini comme l'invariant d'un groupe de transformations. Le fait que certains de nos actes mentaux soient dynamiques dans ce dernier sens me paraît toutefois inévitable. Dans le cas de la pensée conceptuelle, ce fait est démontré par un argument transcendantal qui concerne notre faculté ordinaire de raisonnement ; plus précisément, par une analyse des conditions dans lesquelles il est légitime de *tirer* une conclusion de prémisses envisagées à des moments différents (cf. Chapitres 2-3). Dans le cas de la perception, nous avons besoin de la notion d'un groupe de transformation pour résoudre le problème de ce qui unifie différents profils ou faces du même objet perçu à travers le temps (cf. Chapitres 5-6).

Ce dernier point nous conduit à revoir les relations de dépendance entre une approche statique et dynamique des actes mentaux. De manière générale, l'approche dynamique me paraît fondamentale par rapport à l'approche statique, au sens où celle-ci est essentiellement au service de celle-là. Dans le cas spécifique de la pensée conceptuelle, une analyse des conditions dans lesquelles on peut saisir la même pensée à travers le temps est étroitement

liée à une définition sémantique de cette pensée. Autrement dit, la question de savoir *quelle* pensée est en jeu et celle de savoir *comment* la saisir à travers le temps sont indissociables. Les mêmes conclusions valent, *mutatis mutandis*, pour la perception. Le problème de savoir quel objet intentionnel vise un acte de perception ne peut pas tout à fait se résoudre indépendamment d'une analyse des conditions dans lesquelles le sujet peut suivre dans son expérience le même objet à travers le temps.

Ainsi, la statique et la dynamique cognitives ne sont pas des phénomènes qui peuvent être considérés séparément dans le cadre d'une théorie globale de l'intentionnalité ; au contraire, la notion d'une statique cognitive découle d'une analyse dynamiste correcte. Il s'ensuit déjà, comme Borges le prévoyait en décrivant la situation de Funes, qu'un sujet enfermé dans l'instant présent ne saurait véritablement former des concepts de la réalité persistante qui l'entoure. Surtout, un personnage tel que Funes ne pourrait même pas, en dehors des *Fictions* de l'écrivain argentin, utiliser des concepts appropriés à son monde « multiforme, instantané et presque intolérablement précis ».

Dans le reste de cette introduction, je me propose de présenter de manière un peu plus spécifique la dynamique de la pensée et de la perception, mais aussi le cadre théorique général dans lequel son analyse sera conduite.

En ce qui concerne la pensée conceptuelle, le cadre en question est dû, dans ses grandes lignes, au logicien et philosophe allemand Gottlob Frege. On sait que Frege a introduit la notion de sens pour tenter de résoudre un certain nombre d'énigmes logico-sémantiques qui ont marqué la philosophie analytique du vingtième siècle. Le sens – dont la définition peut être considérée comme élaborant les notions ordinaires de signification et de concept – est appelé à jouer deux rôles, sémantique et épistémique. Le rôle épistémique (ou rôle cognitif) correspond à un critère permettant d'établir des distinctions de sens chez un sujet rationnel à un moment donné. D'un mot, si deux phrases n'expriment pas la même pensée, un tel sujet peut adopter, à un moment donné, différentes attitudes épistémiques à leur égard. Par exemple, les astronomes babyloniens donnaient leur assentiment à la phrase « Hespérus est visible au soir » mais pas à la phrase « Phosphorus est visible au soir » ; selon Frege, cela suffit à montrer, à l'aide d'un principe de compositionnalité du sens (selon lequel le sens d'un tout est composé du sens de ses parties), que les noms propres « Hespérus » et « Phosphorus », du moins tels qu'ils étaient utilisés par les Babyloniens, n'ont pas le même sens : ils ne contribuent pas de la même façon aux conditions de vérité des phrases dans lesquelles ils interviennent. Selon Frege, la notion de sens est

distincte de celle de référence, si l'on admet que « Hespérus » et « Phosphorus » sont des noms propres coréférentiels : ils désignent le même objet, à savoir la planète Vénus.

Le rôle sémantique du sens, quant à lui, se résume en disant que le sens détermine une référence de manière univoque. Cette formulation est encore vague, mais elle implique en tout état de cause qu'à un sens donné correspond une seule référence, alors qu'une référence donnée peut correspondre à plusieurs sens. Par exemple, si le sens de « Hespérus » est donné, la référence, à savoir la planète Vénus, est également donnée. Selon Frege, le sens est alors un « mode de présentation » de cette planète. Par contre, on ne peut pas déduire, à partir de la référence, le sens qui a été exprimé dans une situation particulière.

Ironiquement, le problème des relations entre le rôle sémantique et le rôle épistémique du sens se pose déjà pour l'un des noms propres choisis par Frege, à savoir « l'Etoile du Matin » [*Morgenstern*]. En effet, ce nom propre est censé désigner un corps céleste, mais lequel ? Vénus ? Il faut cependant noter que Vénus n'est pas toujours le premier corps céleste visible au matin. A certaines époques de l'année, c'est Mercure qui se montre la première à l'aurore. Comment faut-il comprendre le sens de « l'Etoile du Matin » ? Deux possibilités majeures se présentent. Si ce nom propre fonctionne (de manière plus ou moins déguisée) comme une description définie, son sens ne dépend pas de l'identité numérique de l'objet qui lui correspond au moment où il est utilisé. L'Etoile du Matin est alors le premier objet céleste, quel qu'il soit (Vénus ou Mercure), qui est visible au matin. Supposons toutefois que ce nom propre ne fonctionne pas comme une description définie, mais qu'il soit utilisé avec l'intention de viser un objet numériquement déterminé – par exemple, la planète Vénus. Il est alors possible que cette intention ne soit pas satisfaite, et par suite, que l'expression « l'Etoile du Matin » n'ait pas de rôle sémantique déterminé.

D'un autre côté, il semble que cette expression ait un rôle épistémique parfaitement cohérent. Après tout, le rôle épistémique est lié à la façon dont les choses *apparaissent* au sujet, et il peut apparaître au sujet que la même planète est visible tous les matins de l'année, même si *en réalité*, il s'agit de deux planètes différentes, à savoir Vénus et Mercure. La conclusion que les philosophes actuels de l'esprit tirent de cette histoire est souvent la même : le rôle sémantique et le rôle épistémique sont tellement différents qu'aucune entité ne peut les assumer simultanément. Le rôle épistémique concerne les conditions subjectives et perspectives de la pensée et du raisonnement, et le rôle sémantique a trait aux conditions objectives dans lesquelles la pensée est vraie et le raisonnement valide. Les deux types de conditions doivent

être séparés bien qu'ils soient en réalité, comme le dirait John Perry, en relation d'« harmonie préétablie ». Dans ce qui suit, cette conclusion est rejetée principalement sur la base de considérations dynamistes. On verra que si la question du sens est abordée dans une perspective temporelle ou diachronique, le rôle épistémique du sens *implique* son rôle sémantique, de sorte qu'on ne saurait en fait les séparer. Si, dans l'histoire envisagée, le nom propre « l'Etoile du Matin » a apparemment un rôle épistémique cohérent, cette apparence est trompeuse étant donné qu'il n'a pas de rôle sémantique univoque. L'équivocité de son rôle sémantique apparaît seulement en considérant un éventail plus large des possibilités épistémiques ouvertes au sujet, qui ne peuvent se réaliser qu'à travers le temps. Au minimum, le sujet doit avoir la disposition de corriger son erreur dans le cas où il découvre que contrairement à ce qu'il supposait, ce n'est pas toujours la même planète qui est la première visible au matin. Mais corriger son erreur implique ici infirmer l'hypothèse selon laquelle on saisissait au commencement un sens déterminé, ayant un rôle épistémique cohérent.

Il est intéressant de constater que la plupart des philosophes contemporains qui ont essayé de donner une définition des concepts, ou de la signification des signes linguistiques, se sont concentrés sur le projet sémantique qui consiste à articuler les conditions dans lesquelles un sujet forme un concept, ou saisit la signification d'un signe, *à un moment donné* ; très souvent, ces théoriciens supposent de manière implicite que la question de savoir comment former un concept, ou saisir la signification d'un signe, *à travers le temps* est relativement indépendante de leur projet central, et peut-être moins pertinente que celui-ci, au moins d'un point de vue philosophique.

On m'objectera peut-être que cette accusation est injuste, dans la mesure où les théories sémantiques synchroniques, qui mentionnent des sujets hypothétiques exerçant des concepts (et, partant, formant des raisonnements) de façon plus ou moins instantanée, résultent d'une idéalisation délibérée. Or celle-ci serait tout aussi innocente que les idéalizations familières pratiquées dans le domaine physique (du moins avant l'avènement de la théorie du chaos) : par exemple, on peut donner des modèles physiques du mouvement d'un objet sur un plan dénué de frottement. Il est certes concédé que l'*application* de ces théories à des cas particuliers doit rendre justice à la situation diachronique des sujets concrets, mais leur pouvoir explicatif est considéré comme étant largement indépendant de cette situation.

On trouve bien entendu des exceptions notables à la tendance majoritaire qui consiste à idéaliser le sujet de cette façon. Ainsi, Dummett écrit à propos de la conception du langage défendue par Quine :

Sans doute, la plupart des thèses de Quine les plus tendancieuses en philosophie du langage ont été motivées – je ne sais à quel degré de conscience – par un désir d’aboutir à un modèle plus dynamique, un modèle dans lequel la possibilité de changements habituellement expliqués en termes de changements linguistiques est intégrée dès le départ (1978 : 411).

Comme on le sait, Quine doute de la cohérence même du projet sémantique. Or l’un des arguments qu’il avance contre la notion de concept ou de signification commence par placer le langage ordinaire dans son habitat temporel. Plus précisément, Quine affirme (1960 : 38) que nous ne disposons d’aucun critère non arbitraire nous permettant de distinguer, chez un sujet parlant considéré indépendamment de la communauté linguistique à laquelle il appartient, un changement véritablement linguistique (c’est-à-dire, un changement de signification) d’un simple changement de croyance. Or, un tel critère est essentiel si nous voulons maintenir une autre distinction, entre une donnée de fait et une donnée de signification qui, selon Quine, fait partie intégrante de la notion de concept ou de signification. Il est certain, donc, que celui-ci contesterait fermement la légitimité d’idéali- ser le sujet parlant en l’enfermant – comme Funes – dans un présent méthodologique.

Dans cet essai, le projet sémantique est abordé essentiellement d’un point de vue diachronique. Contre les théories traditionnelles, je prétendrai qu’il est nécessaire d’adopter ce point de vue si nous voulons formuler le projet en question de manière adéquate. Contre Quine, j’essaierai d’esquisser un modèle frégéen qui articule des conditions de possibilité de la saisie du *même* sens (concept, signification) à travers le temps. Selon ce modèle, ces conditions ont une pertinence sémantique directe, puisque comme on le verra, elles supposent l’existence d’une relation interne entre le sens et l’objet intentionnel qui lui correspond. Par suite, l’axiome frégéen selon lequel le sens détermine la référence est soustrait à une forme de critique encore trop répandue.

Passons au cadre théorique dans lequel la dynamique de la perception va être discutée. En philosophie de l’esprit, un problème particulièrement intéressant concerne le point de contact qui existe entre les dimensions conceptuelle et préconceptuelle de l’esprit humain, et plus précisément celui entre un jugement de perception et l’expérience sur laquelle il se fonde. Ce problème peut être d’ordre génétique ou logique. Dans le premier cas, il

s'agit d'expliquer, ou du moins de définir un environnement théorique susceptible d'expliquer, comment les concepts peuvent naître de l'expérience (si on admet qu'ils ne sont pas tous innés). Dans le second cas, le problème concerne le sujet adulte dont le schème conceptuel est déjà développé : comment un tel sujet peut-il avoir des connaissances perceptives, et plus généralement conceptualiser les objets de son expérience ?

Une réponse satisfaisante à ces questions n'est possible, d'après moi, que si la perception et la pensée ont, à un certain niveau de généralité, une structure analogue. Cette structure concerne la façon dont l'objet de ces actes mentaux est déterminé, responsable du fait que la pensée porte sur le *même* objet que celui de l'expérience perceptive. Dans ce qui suit, un modèle dynamiste de cette structure est proposé, qui fait jouer un rôle central à la notion de transformation. Alors que dans le domaine conceptuel, la notion de transformation est introduite dans le cadre du problème – « transcendantal » – des conditions de possibilité du raisonnement, elle est motivée, dans le domaine de l'expérience, par une solution au problème – également transcendantal – de savoir comment la perception éphémère d'un objet qui persiste dans le temps, et qui ne se présente à un moment donné que par profils, est possible. Si dans le premier cas, le modèle dynamiste donne la priorité aux raisonnements déployés dans le temps sur la pensée instantanée, il accorde, dans le second cas, la préséance à l'observation continue sur l'aperçu fugace.

Souvent, les tentatives de rendre compte de l'intentionnalité de l'expérience sont guidées, implicitement ou explicitement, par une analogie avec l'instantané photographique, comme si la question des relations entre les phases d'une expérience continue était secondaire par rapport à la question de la nature de l'expérience à un moment donné. Même des philosophes tels que Husserl ou Evans, qui dérivent la notion d'une expérience immédiate d'un objet immobile de celle d'une observation continue d'un objet potentiellement mobile, n'ont pas été assez loin, me semble-t-il, dans la reconnaissance de la dimension essentiellement diachronique de l'expérience. La dynamique de l'expérience n'est pas seulement liée au fait que les différentes phases d'une expérience ont entre elles des relations internes qu'il est impossible d'ignorer, mais elle contribue directement à expliquer pourquoi l'expérience a un objet intentionnel plutôt qu'un autre.

En outre, la dynamique cognitive de l'expérience est indépendante de l'existence d'un contenu sensible, d'un ensemble de sensations, ou d'une *hylè* de l'expérience. En fait, je soupçonne que le rôle non avoué de telles entités est de rendre compte des aspects de la dimension synchronique de l'expérience qui seraient laissés de côté par l'explication dynamiste. Dans

une version radicale du modèle dynamiste, la conscience perceptive est entièrement absorbée par son objet, et ne fait intervenir aucun intermédiaire visible ou invisible.

Il s'ensuit que malgré leur analogie de structure, l'expérience et la pensée conceptuelle constituent deux formes d'intentionnalité *sui generis*, interdépendantes pour les êtres rationnels, mais irréductibles l'une à l'autre. A un autre niveau de description, elles diffèrent dans la manière dont elles visent leur objet. La pensée vise son objet au travers d'une proposition, c'est-à-dire un ensemble logiquement articulé de concepts qui peut être dit vrai ou faux. En revanche, la conscience perceptive vise son objet de la manière la plus directe possible et sans l'intermédiaire d'un contenu pré-conceptuel. Si la perception est un acte préconceptuel, elle n'a pas de contenu préconceptuel. La notion même de contenu préconceptuel est suspecte, et doit être finalement rejetée. Autrement dit, la notion de sens frégéen n'a pas d'application directe dans la définition de la perception.

Par définition, la conscience perceptive vise un objet *in praesentia*, et dans un présent continu. Par contre, un sujet capable de pensée conceptuelle peut envisager un objet *in absentia*, et plus généralement comme pouvant dépasser les limites de l'observation spatio-temporelle : comme étant ailleurs, passé ou futur, et dans tous les cas potentiellement inaccessible. La faculté de concevoir un objet dont l'existence est indépendante de celle de l'observateur est précisément liée au caractère propositionnel de la pensée. Une proposition en appelle toujours d'autres en vertu de sa structure logique et de ses propriétés épistémiques. La proposition selon laquelle tel objet existe *hic et nunc* renvoie essentiellement à d'autres propositions, comme la pensée selon laquelle l'objet existait hier et à tel endroit où je ne me trouvais pas, ou comme la pensée selon laquelle cet objet existera demain sous une autre forme. Ce lien essentiel entre propositions permet d'expliquer en particulier pourquoi le sujet qui saisit le sens des noms propres « Hespérus » et « Phosphorus » est dans *deux* relations conceptuellement simples au même objet, à savoir la planète Vénus : le sens de « Hespérus » est défini (dans un contexte donné) par certaines relations logiques et épistémiques avec un ensemble de propositions qui *diffère* de l'ensemble qui correspond (dans ce contexte) au sens de « Phosphorus ». La conscience perceptive ne vise pas son objet de cette façon ; elle est définie par des liens directs, préconceptuels, avec le comportement, et si elle fait apparaître au sujet une certaine complexité, il s'agit uniquement d'une complexité sur le plan de l'objet, et non pas d'une complexité dans la façon (perceptive) dont cet objet est présenté au sujet. Dans la terminologie retenue ici, un modèle ternaire (1. acte de saisie du sens ; 2. sens ; 3. objet) s'applique à la pensée

conceptuelle, alors qu'un modèle binaire (1. acte de perception ; 2. objet) est valable pour la perception.

En bref, le modèle dynamiste concerne de manière générale la dimension diachronique de la relation intentionnelle (c'est-à-dire la relation entre un acte mental et l'objet sur lequel il porte) quelle que soit la nature de celle-ci : dyadique dans le cas de la perception, mais triadique dans le cas de la pensée conceptuelle.

Le point de vue dynamiste est développé ici principalement en rapport avec l'expérience et certaines formes de pensée conceptuelle, mais il concerne en principe d'autres actes mentaux intentionnels, comme par exemple l'action. L'attribution d'une pensée à un sujet suppose l'existence d'un réseau extrêmement complexe de transitions impliquant l'expérience, d'autres pensées conceptuelles et l'action. Or l'action n'est pas indépendante de la perception ; toute action volontaire est contrôlée par la perception, et la perception elle-même implique des relations internes à l'action. De cette façon, l'action et l'intention qui lui correspond obéissent également à une dynamique spécifique. Dans les pages qui suivent, nous devons nous en tenir à des remarques sporadiques sur la façon dont une telle dynamique peut être envisagée. Le modèle dynamiste présenté ici doit ainsi être complété d'une théorie substantielle du comportement.

Par ailleurs, on peut adopter un point de vue dynamiste sur des actes mentaux non intentionnels, ou sur d'autres aspects d'actes mentaux intentionnels. A titre d'exemple de ce dernier cas, prenons la question du *mode* de nos pensées conceptuelles, qui peuvent se réaliser dans la croyance, le jugement, le désir ou l'intention. On pourrait envisager des modèles dynamistes qui s'appliquent à la croyance, au jugement, au désir ou aux intentions. Mais ces modèles ne sauraient se substituer entièrement à l'analyse proposée ici. Pour illustrer ce point, prenons l'exemple d'une théorie dynamiste de la croyance, par exemple celle élaborée par Peter Forrest (1986). Cette théorie contient une taxinomie des différents types de changements de croyance, ou changements « doxastiques », et un ensemble de principes normatifs qui régissent ces changements. Ceux-ci sont classés en contractions (le sujet suspend son jugement sur une croyance ou un ensemble de croyances qu'il avait antérieurement), expansions (le sujet ajoute une croyance ou un ensemble de croyances à son répertoire doxastique) et ajustements (le sujet modifie le degré d'une croyance ou d'un ensemble de croyances). Les principes normatifs qui régissent les changements doxastiques reposent sur une notion statique de « cohérence doxastique » [*doxastic consistency*]. Cette notion est principalement définie à l'aide de la

théorie de la probabilité, et concerne la distribution des degrés de croyance, à un moment donné, dans un système doxastique. Par suite, on peut dégager les conditions dynamiques dans lesquelles le sujet peut rationnellement restaurer, ou préserver, la cohérence doxastique de son système de croyances.

Le projet d'une dynamique de la croyance a un intérêt philosophique incontestable, mais il présuppose en un sens un modèle dynamiste des *pensées* réalisées dans nos croyances. Premièrement, la notion statique de cohérence doxastique sous-détermine le contenu des croyances. En fait, comme toute théorie de la distribution des degrés de croyance dans un système doxastique, elle présuppose l'identité des pensées réalisées dans ce système (cf. Davidson, 1990). Deuxièmement, la théorie des changements doxastiques suppose en principe une analyse des conditions dans lesquelles une croyance, identifiée par son contenu, *persiste* à travers le temps. Comme Forrest le fait observer lui-même, certains changements cognitifs ne sont pas considérés comme des changements doxastiques :

[Dans ma classification], la mise à jour automatique des croyances avec le passage du temps ne compte pas comme un changement doxastique. Ainsi, lorsque la croyance qu'aujourd'hui, c'est mardi devient, le lendemain, la croyance qu'hier, c'était mardi, nous dirons que je ne subis aucun changement doxastique [...]. La raison que j'ai de souhaiter cette classification est que je ne veux pas qu'une telle mise à jour automatique soit même discutée dans une théorie *normative*. Cette mise à jour n'est pas censée être évaluée comme rationnelle ou irrationnelle. Si vous avez le malheur de faire une mise à jour incorrecte, vous êtes fautif, mais vous ne faites pas de faute de rationalité (1986 : 13).

Forrest fait ici appel à son intuition selon laquelle la croyance exprimée un jour par les mots « Aujourd'hui, c'est mardi » est la même que la croyance exprimée le lendemain par les mots « Hier, c'était mardi ». Il s'agirait d'une simple mise à jour et non d'un changement qui touche le contenu de la croyance. Nous verrons que l'intuition de Forrest (similaire à celle de Frege) peut être théoriquement justifiée, à certains détails près : de telles mises à jour ne devraient pas être qualifiées d'« automatiques » si ce terme implique qu'elles sont entièrement passives. En outre, si elles ne sont pas directement sujettes à évaluation rationnelle, elle peuvent *engager* des changements doxastiques qui le sont.

Avant de clore cette introduction, une remarque méthodologique s'impose, qui concerne les rapports entre l'ontologie et l'épistémologie. Nous avons vu qu'il faut supposer un *principe de manifestation* valable aussi bien pour la perception que pour la pensée conceptuelle. Dans le der-

nier cas, le fait qu'un acte de saisie concerne une pensée déterminée doit être manifestable dans le comportement linguistique et non linguistique du sujet. Dans le cas de la perception, le fait que l'expérience vise un objet donné doit être différenciellement manifestable dans le comportement du sujet contrôlé par son expérience. Toutefois, plusieurs interprétations du principe de manifestation sont possibles dans les deux cas. Par exemple, Dummett exige que tout aspect d'un acte de pensée soit manifestable dans une seule situation possible, et non pas seulement que tout aspect de cet acte soit manifestable dans *quelque* situation possible, peut-être chaque fois différente (1993 : xii-xv).

Ces deux interprétations du principe de manifestation ont une incidence sur la question de savoir à qui, de l'ontologie et de l'épistémologie, il faut accorder la préséance logique. En effet, le sujet qui saisit une pensée exerce une capacité déterminée. Si les propriétés modales de cette capacité sont tenues pour fondamentales, il se peut que nécessairement, les différents aspects de celle-ci s'actualisent dans plusieurs situations possibles, incompatibles entre elles. Dans ce cas, un point de vue épistémique qui embrasserait d'un seul regard tous les aspects en question serait impossible. Il suffit par exemple que l'actualisation de quelque aspect de la capacité *exclue* nécessairement l'actualisation d'un autre aspect de cette capacité. Le fait qu'il s'agit de la *même* capacité partiellement actualisée dans différentes situations est dû à l'essence même de la capacité, conçue comme logiquement prioritaire par rapport à la connaissance que nous en avons.

Dans le présent essai, la priorité revient à l'ontologie, bien que l'épistémologie soit considérée, d'un point de vue méthodologique, comme la voie royale vers l'ontologie. La priorité accordée à l'essence d'un acte de pensée n'implique pas que la pensée possède une valeur de vérité déterminée dans toutes les situations possibles, réelles et hypothétiques. Elle n'implique pas non plus que l'évidence relative à l'attribution d'une pensée plutôt qu'une autre ne soit jamais concluante du point de vue épistémologique. Un interprète peut observer l'exercice d'une capacité déterminée même si, *stricto sensu*, celle-ci ne se réalise que partiellement. C'est possible si l'interprète partage le même contexte que le sujet observé (dans un sens approprié du mot « contexte »), et s'il est capable de saisir lui-même la pensée attribuée.

Considérons une capacité qui ne correspond pas, ou pas uniquement, à la saisie d'une pensée, à savoir celle de percevoir un objet numériquement déterminé. La sensibilité perceptive peut s'exercer dans une situation particulière, et se manifester partiellement mais suffisamment pour qu'il n'y ait pas de doute raisonnable possible, du point de vue de l'interprète, sur

l'identité de l'objet visé par l'expérience. Certes, la capacité qui correspond à la saisie d'une pensée est incomparablement plus complexe. Elle doit s'exercer dans un nombre varié de situations pour qu'elle soit littéralement observable du point de vue d'un interprète engagé. Nous n'avons pas besoin de supposer, toutefois, que tous les aspects de cette capacité doivent se manifester en un seul exercice pour qu'elle puisse être observée distinctement.

On peut supposer que dans le cas d'un objet numériquement déterminé, tous les aspects ou presque de la sensibilité perceptive sont manifestables en un seul exercice. Lorsque je vois une chaise, mon expérience vise une chaise entière, et pas seulement un profil de chaise, en vertu des propriétés modales de mon expérience. Ces propriétés peuvent se manifester pleinement si je fais le tour de la chaise, de sorte qu'elle me présente tous ses profils en une seule expérience continue. Toutefois, ce qui compte, même dans ce cas, c'est que mon expérience puisse se poursuivre de plusieurs façons différentes et incompatibles entre elles, selon la perspective spatiale que je peux avoir sur la chaise. Peu importe que je puisse effectivement faire le tour de la chaise – peut-être en l'occurrence cela est-il impossible, ou peu facilement réalisable.

L'ouvrage est divisé en trois parties principales. La première partie comprend les Chapitres 1-3, où je propose une théorie néo-frégéenne du sens et de la référence dans le cadre de laquelle une hypothèse dynamiste est élaborée.

Au Chapitre 1, j'essaie de définir une notion de sens appliquée aux signes primitifs d'un langage. La saisie d'un sens est définie comme constituant une forme de connaissance directe de la réalité. On verra que cette définition n'est pas incompatible avec le point de vue (baptisé « anti-individualiste ») selon lequel la pensée conceptuelle dépend d'un engagement du sujet dans sa communauté linguistique. Dans ce premier chapitre, le point de vue dynamiste est à peine envisagé, mais la relation de détermination entre le sens et la référence est déjà thématisée. En particulier, on verra que le sens ne peut pas être déterminé seulement par une conception « discriminante » de la référence. Nous serons alors conduits à revoir le rôle, dans une définition du sens, de ce que certains auteurs de la tradition néo-frégéenne appellent le « principe de Russell », selon lequel le sujet qui saisit un sens donné doit avoir la capacité de distinguer l'objet visé du reste de l'univers.

Le Chapitre 2 présente un problème central de dynamique cognitive, qui se pose indépendamment de la notion de sens frégéen. J'envisage explicitement l'hypothèse selon laquelle la pensée conceptuelle se greffe sur un ar-

rière-plan cognitif qui prédétermine la référence. Cette hypothèse pose un certain nombre de problèmes qui ne peuvent être résolus qu'en explorant plus avant les relations internes qui unissent la pensée et le comportement. Au Chapitre 3, je propose une manière d'interpréter deux axiomes de la théorie frégéenne, en tenant compte de la dynamique cognitive : le sens détermine la référence, et le sens joue un rôle épistémique dans la pensée et le raisonnement. La possibilité d'un molécularisme modéré est alors revendiquée.

La deuxième partie comprend les Chapitres 4-6, où j'examine la structure préconceptuelle de l'expérience et ses relations avec la pensée conceptuelle. Au Chapitre 4, je défends une thèse générale concernant la définition de la perception et de l'illusion. La différence essentielle entre ces deux types d'expérience est à la source d'une asymétrie fondamentale entre l'expérience en général et la pensée conceptuelle. La notion de structure préconceptuelle est définie au Chapitre 5, à nouveau en rapport avec celle d'expérience continue. Enfin, le Chapitre 6 se concentre sur la perception des aspects, dans le cadre du modèle (binaire, acte/objet) de la perception défendu dans les chapitres précédents. On verra que le jugement de perception doit se définir par référence à l'expérience continue et non ambiguë des aspects.

Les deux derniers chapitres (Chapitres 7 et 8) forment la dernière partie, consacrée à deux applications spécifiques du modèle dynamiste. Ces applications concernent respectivement le phénomène de l'indexicalité et la notion de règle. Le phénomène de l'indexicalité est un point d'appui propice pour la réflexion sur les relations entre l'expérience et la pensée conceptuelle. Tout jugement de perception comporte en effet des expressions indexicales (dont « ceci », « je », « ici », « maintenant » et leurs dérivés). Un modèle non psychologiste de la pensée indexicale, dont la pensée égologique (celle qu'on exprime au moyen du pronom de première personne, « je »), est retenu. Enfin, il m'a paru utile d'introduire la notion de règle dans le chapitre de conclusion, pour tenter de résumer les relations entre les thèses centrales discutées dans les différents chapitres de cet essai. Par exemple, l'un des problèmes qui touchent la notion de règle concerne directement la dynamique cognitive, et appelle une conception proprement dynamiste de la façon dont on suit des règles.